



HAL
open science

Un réseau féministe autour de Marguerite de Navarre. Émergence d'un lectorat féminin et réception du Miroir de l'âme pécheresse (1531)

Isabelle Garnier

► **To cite this version:**

Isabelle Garnier. Un réseau féministe autour de Marguerite de Navarre. Émergence d'un lectorat féminin et réception du Miroir de l'âme pécheresse (1531). Le Réseau de Marguerite de Navarre, A. Boutet, L. Daubigny, S. Geonget et M.-B. Le Hir, Oct 2018, Tours (France), France. p. 137-159. hal-04097467

HAL Id: hal-04097467

<https://hal.science/hal-04097467v1>

Submitted on 7 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle Garnier, « Un réseau féministe autour de Marguerite de Navarre. Émergence d'un lectorat féminin et réception du *Miroir de l'âme pécheresse* (1531) », *Le Réseau de Marguerite de Navarre*, A. Boutet, L. Daubigny, S. Geonget et M.-B. Le Hir (dir.), Genève, Droz, 2022, p. 137-159.

Un réseau féministe autour de Marguerite de Navarre. Émergence d'un lectorat féminin et réception du *Miroir de l'âme pécheresse* (1531)

Les Évangéliques formant réseau autour de Marguerite de Navarre dès la décennie 1520 sont majoritairement des hommes : théologiens, prédicateurs, traducteurs, imprimeurs. À rebours de la pratique du temps qui tient la femme en lisière de l'éducation – religieuse *a fortiori* –, leur projet de rénovation spirituelle inclut explicitement femmes et hommes : l'adresse très moderne de Lefèvre d'Étaples, « A tous Chrestiens & Chrestiennes », en préface à sa traduction du Nouveau Testament l'atteste avec éclat¹. Les femmes ne représentent pas un élargissement potentiel de la cible des promoteurs d'une spiritualité plus authentique ; elles font partie d'emblée de leurs destinataires – et de leurs relais d'opinion. Mieux : le lectorat féminin est même ciblé précisément par plusieurs impressions des Évangéliques, parmi les premières. La sœur du roi, l'une des rares femmes de la constellation des novateurs, représente une destinataire privilégiée, souvent dédicataire de ces publications qu'elle protège et encourage. Elle ajoute en outre à leur notoriété par sa propre contribution d'autrice. Son *Miroir de l'âme pécheresse* est imprimé pour la première fois en 1531 et pas moins de treize fois au XVI^e siècle. Le succès exceptionnel de ce recueil illustre à lui seul l'impact sur ses contemporains de l'œuvre spirituelle de la reine. Laissant de côté le reste de son abondante production, c'est ce recueil que j'élirai pour mettre en lumière une facette spécifique du rôle éminent de Marguerite évangélique, celle de guide spirituelle de ses contemporaines. À l'aide de trois publications qui touchent de plus en plus près la sœur du souverain, je soulignerai d'abord comment les auteurs évangéliques ciblent à travers elle le lectorat féminin, avant de montrer comment les vers du *Miroir* participent de l'édification de leurs « sœurs » visée par les novateurs. Effectivement constatée par les contemporains, la haute tenue spirituelle du recueil est l'objet d'éloges vibrants d'hommes et de femmes : leurs voix mêlées, en donnant la mesure du rayonnement exceptionnel de l'autrice du *Miroir* en son temps, dévoileront son audience auprès des « Dames de noble cuer », nobles d'âme plus encore que de naissance, et sa place au cœur d'un réseau aux visées féministes.

Auteurs évangéliques et lectorat féminin

Au début du XVI^e siècle, le discours religieux est chasse gardée masculine. Les clercs dûment formés sont seuls habilités à délivrer une parole autorisée par l'Église, en latin, sa langue officielle. Lorsque les Évangéliques, au début des années 1520, s'autorisent à parler de foi personnelle et encouragent les croyants à puiser à la source première de la Bible, ils le font en langue vernaculaire et en marge de l'institution ecclésiale, s'attirant, comme on sait, les foudres de la Faculté de théologie de la Sorbonne. L'exhortation de Jacques Lefèvre d'Étaples en tête sa traduction du Nouveau Testament, publiée à Paris en 1523, est une invitation personnelle à s'appropriier le texte saint :

Et affin que ung chascun qui a congnoissance de la langue gallicane et non point du latin soit plus disposé à recevoir ceste presente grace, laquelle dieu par sa seule bonté, pitié et clemence nous presente en ce temps par le doulx et amoureux regard de Jesuchrist nostre seul sauveur vous sont ordonnees en langue vulgaire

¹ *Les choses contenues en ce present livre*, t. I, *La S. Evangile selon S. Matthieu, Marc, Luc, Jehan*; t. II, *Epistres, Actes, L'apocalypse S. Jehan*, Paris, Simon de Colines, 1523. L'« épître exhortatoire » en tête de chacun des deux volumes s'ouvre par cette même double adresse.

par la grace d'iceluy, les evangiles selon le latin qui se list communement par tout sans riens y adjouster ou diminuer. Affin que les simples membres du corps de Jesuchrist ayans ce en leur langue : puissent estre aussi certains de la verité evangelicque, comme ceulx qui l'ont en latin?

Des femmes se saisirent, de fait, de la Bible pour la méditer sans médiation. Un témoignage contemporain fait état, en 1525 en lisière du royaume, de bourgeoises de la cité de Metz qui « se disoient estre evangeliennes, en tenant et lisant livres des evangiles, ausquelx elles donnoient une glose toute à leur guise et plaisir, en desprisant toute aultre institution et ordonnance de nostre mère sainte eglise »³. Moins connues et documentées que les expériences menées par des prédicateurs (comme celle du fameux groupe de Meaux autour de Briçonnet et Lefèvre, soutenu par Marguerite, mais démantelé en 1525), les initiatives féminines fleurissent aussi dès le début de la propagation de l'évangélisme en France. À l'Écriture traduite en vernaculaire, les Évangéliques ont joint un appareil didactique, varié et étoffé, destiné à faciliter son accès aux « simples et sans lettres et non point clerz »⁴ – aux rangs desquels, à l'évidence, comptent les femmes.

Trois textes publiés entre 1525 et 1533, décennie la plus active des imprimeurs évangéliques (avant l'affaire des Placards), attestent la prise en compte spécifique d'un lectorat féminin. Tous trois sont anonymes : ils ont pu être écrits par des prédicateurs, à l'instar du premier ouvrage évangélique français connu, *Le Pater noster, et le Credo en françoys, avec une tresbelle et tresutile exposition et declaration sur chascun*, imprimé en 1524⁵. Leurs marqueurs d'énonciation signalent une destination féminine, et aussi la dédicace de l'un d'eux, adressée à Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, avec laquelle les deux autres textes sont également en relation de manière plus ou moins explicite. J'ai choisi le premier, caractéristique de la démarche didactique d'accès à la Bible précédemment évoquée, comme signe de l'existence d'un lectorat féminin dès le début des années 1520. L'*Epistre chrestienne tresutile à ceulx qui commencent à lire la Sainte Escripiture, affin que en lysant la sainte parolle de dieu, ilz soient edifiez, congnoissant la consummation de toute l'escripiture, que sommairement icy est declairee*, publiée sans lieu ni date, sort des presses parisiennes de Simon Du Bois (le futur imprimeur du *Miroir* de Marguerite de Navarre) vers 1525⁶. Son attribution à Guillaume Farel ne fait désormais plus de doute⁷.

À la différence d'ouvrages contemporains parus soit chez le même imprimeur⁸, soit chez le Bâlois Cratander comme le *Pater noster* de Farel⁹, l'*Epistre chrestienne tresutile* s'adresse à une femme, interpellée dans le corps du texte : « ma treschere seur »¹⁰. L'identité de ladite « seur » a fait l'objet de plusieurs hypothèses. Isabelle Denommé et William Kemp considèrent comme plausible « l'hypothèse selon laquelle la destinataire serait Marguerite », du fait de « son rôle de supporteur principal des réformés mellois »¹¹. Au-delà de l'identification de la destinataire de la pièce, ce qui me semble essentiel, c'est l'envoi à une femme, à ce moment précis de l'histoire de la spiritualité en France, de préceptes circonstanciés de conduite

² *Ibid.*, t. I, « Epistre exhortatoire », a ii r^o-v^o.

³ Philippe de Vigneulles, *Les Chroniques de la ville de Metz (900-1552)*, éd. Huguenin, Metz, 1838, p. 823. Selon l'amalgame réalisé à l'époque par les conservateurs, les pratiques novatrices étaient taxées de luthéranisme : la chronique relative aux bourgeoises de Metz précise qu'elles « estoient notées de faire congrégations ensemble d'icelle secte Martin luther » (*ibid.*).

⁴ Lefèvre d'Étaples, *op. cit.*, t. II, « Epistre exhortatoire », A5 r^o.

⁵ L'auteur de ce petit volume didactique anonyme ([Bâle], [Andreas Cratander], 1524) est Guillaume Farel, prédicateur mellois réfugié à Neuchâtel en 1523. Voir Francis Higman, *Piety and the people : religious printing in French, 1511-1551*, Aldershot, Scolar Press, 1996, F 24.

⁶ Voir Francis Higman, *Piety and the people : religious printing in French, 1511-1551, op. cit.*, F 8. Ce texte sera censuré en 1531.

⁷ Isabelle C. Denommé, William Kemp, « L'*Epistre chrestienne tresutile* (c. 1524), un écrit de Guillaume Farel ? Présentation et édition », dans *Le Livre évangélique de langue française avant Calvin*, William Kemp et Jean-François Gilmont (dir.), Brepols, 2004, p. 40-69, ici p. 47 ; l'édition de ce texte est fournie p. 54-69.

⁸ La *Brefve admonition, de la maniere de prier et Le symbole des apostres (quon dict vulgairement le Credo)*, traductions amplifiées de textes d'Érasme par Louis de Berquin, censurées en mai 1525 ; voir Francis Higman, *op. cit.*, E 15 et E 57.

⁹ *Le Pater noster et le Credo en françoys en françoys, avec une tresbelle et tresutile exposition et declaration sur chascun*, précédemment cité. Cratander imprime aussi à la même période (vers 1525) l'anonyme *Exhortation sur ces saintes parolles de nostre seigneur Jesus. Retournez vous et croies a Levangile*.

¹⁰ L'expression apparaît dans les salutations initiales puis au long de la lettre (a2 r^o, a2 v^o, b4 r^o et c3 r^o ; p. 54, 62, 68 dans l'édition procurée par Isabelle C. Denommé et William Kemp, « L'*Epistre chrestienne tresutile* (c. 1524), un écrit de Guillaume Farel ? Présentation et édition », art. cit.).

¹¹ *Ibid.*, p. 51. Plusieurs autres correspondantes sont envisagées, de la fille du duc de Bavière devenue comtesse de Montbéliard à Anne de Graille, en passant par Philiberte de Savoie.

explicitement à rebours des pratiques cultuelles de l'Église institutionnalisée. Aux demandes instantes de lecture personnelle de la Bible,

ma treschere seur, [...] je vous prie que en toute humilité de cueur, sachant que de vous n'estes que peché et toute abomination, comme sont tous les humains, sans presumer aucunement de vostre entendement, sçavoir ou prudence, veniez à la lecture de la tresdigne parolle de dieu, jectant tout vostre cueur à ce bon seigneur par humble oraison faicte en ferme foy¹²,

s'adjoignent des mises en garde virulentes contre les dangers de ceux qui « oppriment » la charité « en devorant les maisons des vefves et des simples gens soubz l'ombre de saintcteté »¹³ :

Et affin que telz loups, qui ne demandent que devorer tout, ne vous seduisent, fault que vous vous teniez à la sainte parolle de dieu¹⁴.

Et pourtant, ma tres chere seur, ne vous arreztez point aux parolles de ces chiens enraigés, mais recevez la parolle divine, qui peut sauver vostre ame¹⁵.

Adresser de telles exhortations à une « seur » prouve l'intégration pleine et entière des femmes dans le cœur de cible (comme on dit aujourd'hui) des Évangéliques français dès l'origine de leur mouvement propagandiste. Cela témoigne aussi de l'identification des dangers qu'encourent les femmes de la part des pourfendeurs des idées novatrices : présumées plus fragiles, voire plus versatiles selon le discours misogyne ambiant, elles sont ici spécifiquement exhortées à rester fermes – même si, bien sûr, le message vaut pour tout croyant. Le choix du terme chrétien de « sœur », motivé peut-être par un souci de discrétion vis-à-vis de la destinataire, peut procéder aussi de la volonté de toucher chacune, sans exclure le lectorat parallèle des « frères ».

Le deuxième texte significatif (dans l'ordre chronologique de publication), quoiqu'anonyme, est précédé d'une dédicace « A treshaulte et tresillustre princesse, Ma dame, duchesse d'Alençon et de Berry, soeur du roy treschrestien François premier de ce nom » : *Le Traicté du Souverain Bien. Par lequel le vray chrestien pourra apprendre (à l'ayde des saintes Escriptions) à contemner la Mort, mesmes icelle desirer pour avoir claire vision de Dieu par nostre seigneur Jesuchrist*, publié sans lieu ni date, sort des presses parisiennes de Simon Du Bois (encore lui), vers 1526¹⁶. Le scripteur « se confiant en la clemence et bonté divine reluysant »¹⁷ en sa royale lectrice, sacrifie à l'éloge convenu et, ce faisant, valorise les dispositions spirituelles exceptionnelles de Marguerite :

pource que icelluy vostre treshumble serviteur ne a veu matiere plus convenable à la sublimité et tresexcellente proportion de vostre esperit que parler du Souverain bien, duquel avez les arres et primices, s'est à ce propos adressé¹⁸.

De ces « arres et primices », la correspondance de la sœur du roi avec l'évêque Guillaume Briçonnet a largement témoigné. Comme elle le relate elle-même dans ses missives, Marguerite a généreusement diffusé les lettres du prélat auprès de son entourage : son frère le roi, sa jeune tante Philiberte de Savoie, et jusqu'aux poètes de la cour tel Clément Marot. Le compliment liminaire du *Traicté* s'écarte du lexique topique pour évoquer le « trespur et cler regard spirituel »¹⁹ et admettre la « spirituelle intelligence »²⁰ de Marguerite : à cette date, la diffusion manuscrite de plusieurs longs poèmes à la cour les a manifestés publiquement (*Pater noster de Madame la Duchesse, Petit Œuvre dévot et contemplatif, Dialogue en forme de vision nocturne*). Seule la connaissance de ces poèmes par l'auteur de la dédicace semble pouvoir justifier sa mention de l'« expérience » de la sœur du roi :

¹² *Epistre chrestienne tresutile*, éd. Isabelle C. Denommé et William Kemp, art. cit., p. 54-55.

¹³ *Ibid.*, p. 56.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 68.

¹⁶ Voir Francis Higman, *Piety and the people : religious printing in French, 1511-1551*, op. cit., T 15.

¹⁷ *Le Traicté du Souverain Bien*, [Paris], [S. Du Bois], [1526 ?], a2 r°.

¹⁸ *Ibid.*, a3 v°.

¹⁹ *Ibid.*, a4 r°.

²⁰ *Ibid.*, a3 v° - a4 r°.

vous sçavez que [...] onques n'eust goust d'icelluy Bien souverain. Duquel povez *par experience* sentir plus que œil d'homme ne pourroit veoir ne aureille oyr ou en entendement humain entrer, comme celle qui tousjours auroit esté d'icelluy Bien Souverain tresdesirante²¹.

Dédier un ouvrage à Marguerite quand il est de notoriété publique, dans le milieu des novateurs qu'« il n'y a point aujourd'hui en France plus evangelique que la Dame d'Alençon »²², c'est évidemment reconnaître son rôle de « tutrice royale des novateurs »²³ mais aussi des novatrices, autrement dit, se placer sous sa protection et invoquer indirectement la clémence royale pour une publication évangélique anonyme. Mais, plus encore, dédier à une femme au milieu de la décennie 1520 un *Traicté du Souverain Bien*, c'est rendre toute femme, appelée à devenir « vray[e] chrestien[ne] », capable d'« avoir claire vision de Dieu », « à l'ayde des saintes Escriptures », selon l'annonce du titre.

Le troisième texte mis en circulation dans cet état d'esprit est lié à Marguerite de manière plus proche encore. Rappelons le contexte. En rupture avec le mode de diffusion manuscrit jusqu'alors privilégié par la sœur du roi, *Le Miroir de l'âme pécheresse* est offert à un large public par Simon Du Bois, qui l'imprime en Alençon avec la date de 1531, puis de 1533. L'usage d'une police de caractères gothiques de taille croissante entre les deux impressions signale le lectorat féminin parmi les cibles du recueil²⁴. À Paris, Antoine Augereau le réédite trois fois en 1533, dont une édition anonyme. Celle-ci étant saisie, *Le Miroir* échappera de peu à la censure de la Faculté de théologie : suite à l'intervention du roi, les docteurs admettront que le texte ne contient rien de répréhensible. L'ouvrage, pour sa part, se présente néanmoins sous la forme peu canonique d'un ensemble de prières en vernaculaire : *Le Miroir* est prolongé par deux autres poèmes de Marguerite²⁵, une paire d'oraisons en prose, traduites de l'allemand, transposant au Christ le texte du *Salve Regina*, et (dans les deux dernières éditions d'Augereau) la traduction du psaume VI par Marot²⁶.

Ce livret polygraphique représente un maillon de la chaîne de textes propagandistes qui se déploient avant l'affaire des Placards. En même temps que celui-ci, Augereau imprime un second livret, diffusé conjointement, qui associe deux épîtres chrétiennes anonymes et des prières quotidiennes traduites en français par Clément Marot, et groupées sous le titre « L'Instruction et Foy d'ung Chrestien », à des préceptes ortho-typographiques rassemblés en une « Briefve doctrine pour deuement escrire selon la proprieté du langaige François ». Après celle de l'automne 1533, la seconde édition du livret en décembre est largement augmentée²⁷. L'élément invariant le plus remarquable est l'ensemble des deux « Epistres familiares » qui ouvrent le volume, la première « de prier Dieu », la seconde « d'aymer Chrestienement », signées « Florimond ». L'identité de leur mystérieux signataire, qui a excité la curiosité de générations de chercheurs, importe moins à notre propos aujourd'hui que leur contenu²⁸. Il s'agit à nouveau de conseils de dévotion adressés à une femme, désignée non sans quelque fantaisie « Mademoiselle Marguerite Camomille ». Le jeu du prénom et le contexte éditorial désignent la reine de Navarre, de même que l'allusion florale – récurrente chez les correspondants de la sœur du roi –, ici redoublée : la camomille, cœur jaune et pétales blancs comme la marguerite (même famille des Asteracées), possède d'intéressantes propriétés thérapeutiques, vantées au XVI^e siècle – celle d'apaiser douleurs et inquiétudes notamment.

²¹ *Ibid.*, a4 r° - a4 v°. Soulignement mien.

²² Lettre de Pierre de Sébiville au chevalier Anémont de Coct à Zurich (28 décembre 1524), à propos des prédications évangéliques organisées par Marguerite dans son duché de Berry (*Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, éd. Aimé Louis Herminjard, Genève-Paris, 1866-1897 ; reprint Nieuwkoop, 1966, t. I, p. 314).

²³ Lucien Febvre, *Amour sacré, amour profane. Autour de L'Heptaméron*, Paris, Gallimard [1944], coll. « idées nrf », 1971, p. 146.

²⁴ C'est la conclusion de William Kemp avec lequel j'ai échangé à plusieurs reprises sur le sujet ; voir aussi son article « Marguerite of Navarre, Clément Marot, and the Augereau Editions of the *Miroir de l'âme pécheresse* (Paris, 1533) », *Journal of the early Book Society*, 1999, p. 113-156.

²⁵ *Le Discord estant en l'homme par la contrariété de L'esprit et de la Chair et l'Oraison à Nostre seigneur Jesus Christ*.

²⁶ *Le Miroir de treschrestienne Princesse Marguerite de France, Roynne de Navarre, Duchesse d'Alençon et de Berry : auquel elle voit et son neant et son tout*, Paris, Antoine Augereau, 1533 (l'édition de l'automne 1533 est suivie d'une autre, modifiée, imprimée en décembre 1533) ; voir Francis Higman, *op. cit.*, M 37 et M 38.

²⁷ Quatre témoins sur cinq de la dernière édition du *Miroir* sont reliés avec ce second livret d'Augereau, qui porte la date de décembre 1533.

²⁸ L'attribution par Pierre Jourda à Jean Salomon, qui portait les surnoms de Florimond et Montflory, a été retenue le plus souvent (voir Francis Higman, *op. cit.*, F 42 et F 43), mais l'identité du véritable signataire (Étienne Florimond Desgouttes) vient d'être percée à jour par Romain Menini et Olivier Pedeflous (voir leur article « Étienne Florimond Desgouttes : orthographe, médecine, réforme », à paraître).

L'apaisement en cette période de chasse aux hérétiques, Marguerite le procure assurément à son entourage évangélique, et l'auteur de l'épître ne manque pas de solliciter la protection de « Camomille » pour cette publication :

A VOUS chere sœur CAMOMILLE
Se recommand' des foyz cent mille
De cueur entier, loyal, et bon
Celluy, qui porte le surnom
De Mont flory, sans qu'il fleurisse,
Ne de luy fruict, fueillç, ou fleur isse :
Mais qui espere toutesfoys,
D'estre florissant quelque foyz
En Paradis avecques vous.
Et semblablement avec tous.
Les vrayz enfans d'adoption
Du hault Pere Roy de Sion.
Je pry' le Seigneur JESUS CHRIST,
Vous donner tousjours son Esprit :
Qui vous endoctrinç et console
De sa saintçté et digne parole²⁹.

Ephe.I Rom.8
Psal.2 Zac.9

La destinataire est choisie comme récipiendaire privilégiée d'un projet qui, comme le montre la suite de l'épître, édifie et « endoctrine ». Mise en valeur par les références scripturaires marginales, l'explicitation de la Bible (ci-après Mathieu, 7 et Jean, 16) est mise au service du propos des prières exaucées par Dieu :

Ne promet il, que s'on demande,
On impetrera sa demande ?
Ne promet il, de recepvoir,
Si d'hurter on faict le debvoir ?
C'est chose decentç et congrue,
Qu'à la porte face la grue,
Qui de frapper est negligent.
Et celluy, tant soit indigent,
De biens n'est digne d'amender,
Qui ne les daigne demander.
Mais notons ung peu sur ce pas,
Que certes il ne suffit pas
Demander à DIEU simplement :
Ains fault demander saigement,
C'est à dirç au nom de JESUS
Commç avons desja dit dessus.
Ce toutesfoys plusieurs n'entendent,
Par quoy ne sçaivent qu'ilz demandent.
Aussi pas exaulcéz ne sont.
Car sottçté est l'oraison qu'ilz font³⁰.

Jacob. 4

La manière de demande du vrai chrétien, « simplement » et « saigement », n'est-elle point celle des dames de l'époque ? Elles entendent pour sûr ce langage, en phase avec celui du siècle sur leur sexe. Le caractère imagé du discours de l'épître lui confère une grande accessibilité :

DIEU n'ayme que tant on barbote :
[...]
Qui fervemment prie, bien prie :
Qui aultrement, c'est une pie,
Qui caquette beaucoup en caige,

²⁹ *Ex authoris recognitione. Epistre familiere de prier dieu. Aultre epistre familiere d'aimer Chrestienement [...]*, Paris, Augereau, décembre 1533, 2 r° ; j'introduis les modifications usuelles dans l'ensemble des extraits de ce livret (dissimilation i/j, u/v...), mais maintiens le ç explicité dans la « Briefve doctrine » jointe.

³⁰ *Ibid.*, 4 r°.

Je vous ayme, et vous m'amez :
Mais quoy, nostrç amour est Chrestienne.
De ce jà ne serons blasméz
Mais que noz cueurs en foy CHRIST tienne³⁴.

Comme les deux traités précédents, les épîtres de Florimond incitent chacune à la conversion du cœur, au quotidien, dans la simplicité de la relation à l'autre et à Dieu. À travers le personnage de Marguerite, caution du cheminement possible de toute femme, ces épîtres interpellent chaque croyante, d'autant qu'elles s'allègent au fil des pages du prénom référentiel comme de la désignation fantaisiste Camomille.

Le *Miroir* des dames

La production éditoriale des Évangéliques est donc ponctuellement, mais avec netteté, orientée vers le lectorat féminin. Dans le concert de ces voix exclusivement masculines avant l'affaire des Placards, s'immisce une autrice, Marguerite de Navarre. Dès ses premiers poèmes, des voix féminines débattent en français – non dans le latin clérical – de sujets théologiques annexés depuis des siècles par les hommes. Les personnages abordent les questions fondamentales touchant l'être humain au-delà de son appartenance sociale ou sexuelle (amour, souffrance, mort, aspiration à l'absolu) et favorisent l'identification des lectrices : interlocutrices du *Dialogue en forme de vision nocturne* (Charlotte, fille de François I^{er} et sa tante Marguerite), narratrice-pèlerine du *Petit Œuvre dévot*, locutrice âme-femme du *Miroir de l'âme pécheresse*. Dans ce dernier, l'identification est renforcée par le recours aux images universelles de la condition féminine : l'âme, successivement dépeinte comme « mere, fille, sœur et espouse » pécheresse recouvre au fil de la méditation « le lieu, nom, et office/ De Fille, Sœur, Merç, Espousç » de Dieu³⁵. Le genre grammatical du nom *âme* se superpose au genre sexué de l'autrice-locutrice du *Miroir* : toutes les dimensions de la relation spirituelle s'en trouvent féminisées. Alors que les images bibliques du lien filial (« [...] cestç ame, qui tousjours a memoire,/ Qu'ellç est de vous fille [...] ») et de la relation maritale puisée au *Cantique des Cantiques* (« Pareillement Espouse me claméz »³⁶) émaillent aussi les autres textes évangéliques, la démultiplication des visages de l'âme-femme est propre au *Miroir* :

Bien doibt avoir le cueur ferme et asseur,
Qui de son DIEV se poeut dire la Sœur³⁷.

Au surplus, le discours spirituel et mystique de Marguerite, qui prolonge souvent celui de Briçonnet (« L'ame est fille, sœur et espouse à jamais du Roy des Roys »³⁸), abandonne totalement les propos misogynies de l'évêque conformes à l'air du temps, pour en renouveler les images :

Elle [l'âme] paovre, ignorante, impotente
Se sent en vous riche, saige, et puissante, [...]
Parquoy daignéz l'asseur, qu'elle est Mere
De vostre filz, dont vous estes seul Pere³⁹.

Ces liens métaphoriques de l'intime amour divin favorisent l'identification spirituelle immédiate des femmes, sans empêcher celle des lecteurs masculins, qui suivent dans le poème la transfiguration de leur âme par images interposées. La réflexion spirituelle de la reine, quoique orientée par les métaphores genrées, reste de portée universelle.

³⁴ *Ex auctoris recognitione. Epistre familiere de prier dieu. Aultre epistre familiere d'aimer Chrestienement [...]*, Paris, Augereau, décembre 1533, 11 r^o-v^o.

³⁵ Marguerite de Navarre, *Œuvres complètes* (dir. Nicole Cazauran), t. II, vol. 2, *Le Miroir de l'âme pécheresse*, éd. Isabelle Garnier, Paris, Champion (à paraître), v. 172 et v. 946-947.

³⁶ *Ibid.*, respectivement v. 216-217, v. 335.

³⁷ *Ibid.*, v. 199-200.

³⁸ Briçonnet, *Correspondance de Marguerite d'Angoulême et de Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, 1521-1524*, éd. Christine Martineau, Michel Veissière et Henry Heller, Genève, Droz, 1975-1979, t. II, p. 227.

³⁹ *Le Miroir de l'âme pécheresse*, éd. cit., v. 179-180 et v. 187-188.

Au surplus, au cœur du propos spirituel, *Le Miroir* laisse affleurer un discours relatif à la condition féminine. Ainsi, entre la méditation sur la « sœur si mauvaïse » et la confession de l'« épouse » indigne, s'intercale une digression substantielle de la locutrice, témoin oculaire des mœurs de l'époque :

Je n'ay point veu, ou il est bien caché,
Que nul mary, pour à luy retourner,
A sa femme ayt voulu pardonner.
Asséz en est, qui pour venger leur tort,
Par les juges les ont faict mettre à mort.
Aultres voyantz leur peché, tout soubdain
A les tuer n'ont espargné leur main.
Aultres, voyantz leurs maux trop apparentz,
R'envoyées les ont chez leurs parentz.
Aultres, cuydantz punir leur mauvais tour,
Enfermées les ont dens une tour.
Brief, regardéz toutes complexions,
La fin n'en tend qu'à grandz punitions⁴⁰.

Cette énumération de mauvais traitements, parfois mortels, infligés par les maris trompés (qui anticipe de quelques décennies les récits de *L'Heptaméron*) fait écho aux réalités relatées par les contemporains⁴¹. Par le contraste avec le lyrisme de la méditation sur l'Amour, ce passage dramatique ouvre les femmes à une prise de conscience dans leur chair de l'infinie mansuétude divine. *Le Miroir* reflète en somme non seulement l'âme de la pécheresse d'une part et l'amour divin à travers la Bible d'autre part, mais aussi la difficile condition féminine au XVI^e siècle : sa dimension d'« edification »⁴² s'enracine aussi dans un contexte social qui infériorise la femme – comme l'atteste la *captatio benevolentiae* du prologue de Marguerite au lecteur⁴³.

La réception enthousiaste du *Miroir* en Europe

Les premiers poèmes spirituels de Marguerite représentent ainsi un véritable guide pour les femmes : contemporains et contemporaines ne furent pas longs à s'en aviser. On dispose encore aujourd'hui d'un ensemble de témoignages de lecture assez impressionnant, à partir de 1539 et au-delà de la mort de la reine en 1549. Ceux-ci tendent à confirmer à la fois la réception effective du texte par des femmes, une sensibilité à sa destination féminine, et le rôle séminal que joue à cet égard la lecture du *Miroir*.

En 1539, l'imprimeur genevois Jean Girard réimprime en terre réformée *Le Miroir* « tresutile et de grand jugement ». Dans une préface originale, Girard reconnaît en Marguerite le don de prophétie annoncé par la prédiction biblique de Joël :

en nostre temps voyons ce estre accompli en treschrestienne princesse, Marguerite de France Royne de Navarre en vertus et savoir exemple à toutes Dames de noble cuer, laquelle recognoissant le tout avoir receu du souverain Seigneur, a faict ce present Livre, a l'edification des Chrestiens⁴⁴.

Anticipant le discrédit qui pèse sur l'œuvre d'une femme, Girard érige cette faiblesse potentielle en argument promotionnel : les vers du *Miroir* sont écriture révélée ; la poétesse, « recognoissant le tout avoir receu du souverain Seigneur », propose en « exemple à toutes Dames » un modèle de « vertus et savoir ».

⁴⁰ *Ibid.*, v. 584-596.

⁴¹ Voir Madeleine Lazard, *Les Avenues de Fémynie, Les femmes et la Renaissance*, « Misères de la vie conjugale », Paris, Fayard, 2001, p. 53-70, pour des exemples de tels châtiments rapportés dans *Le Journal d'un bourgeois de Paris*.

⁴² Vers 1365 du *Miroir*.

⁴³ Dans la dernière des trois éditions parisiennes, Marguerite, en tête du volume, prie son lecteur de lire ses textes « En excusant la Rhymø, et le langaige./ Voyant que c'est d'une femme l'ouvrage :/ Qui n'a en soy science ne sçavoir » (*Le Miroir de l'âme pécheresse*, Paris, Augereau, décembre 1533, 1 r^o).

⁴⁴ *Le Miroir de treschrestienne Princesse Marguerite de France, Royne de Navarre, Duchesse d'Alençon et de Berry : auquel elle voit et son neant et son tout*, Genève, Jean Girard, 1539, « L'imprimeur aux Lecteurs » (texte reproduit par Pierre Jourda, *Répertoire analytique et chronologique de la correspondance de Marguerite de Navarre*, Paris, Champion, 1930, p. 221).

À ma connaissance, aucun imprimeur avant Girard n'avait publiquement mis l'accent sur la réception de l'œuvre de la poétesse, *a fortiori* en soulignant la vocation de ce texte d'« edification des Chrestiens » à toucher plus particulièrement un lectorat féminin⁴⁵. Et Girard en fournit la preuve quelques semaines plus tard, lorsqu'il publie l'*Epistre tresutile faicte et composée par une femme Chrestienne de Tornay, Envoyée à la royne de Navarre seur du roy de France*⁴⁶. En effet, la dédicace de l'autrice de l'*Epistre*, Marie Dentièrre (ou d'Ennetières)⁴⁷, ancienne religieuse augustinienne convertie à la Réforme au début des années 1520, établie à Genève à partir de 1535 avec son second mari Antoine Froment, offre un exemple unique de réception féminine des poèmes de Marguerite, parallèle à la louange du *Miroir* par Girard :

Tout ainsi, ma treshonorée Dame, que les vrayz amateurs de verité desirent sçavoir et entendre comment ilz doibvent vivre à ce temps si dangereux : aussi nous femmes, debvons sçavoir fuyr et eviter toutes erreurs, heresies, et faulses doctrines : tant des faulx chrestiens, Turcz, Infideles, que aultres suspectz en doctrine ; comme desja assez par voz escriptz est démontré⁴⁸.

Cette dédicace à la reine prodigue aux femmes des conseils ciblés de même teneur que ceux de Guillaume Farel – désormais à Genève lui aussi – dans l'*Epistre chrestienne tresutile* à une « treschere seur » plus de dix ans auparavant⁴⁹. Au-delà de la reine de Navarre elle-même, Marie Dentièrre vise celles de leur sexe, « paouvres femmelletes », c'est-à-dire toutes les femmes de condition modeste :

Non seulement pour vous, ma dame, ay voulu escrire ceste Epistre : mais aussi pour donner courage aux aultres femmes detenues en captivité : affin qu'elles ne craignent point d'estre deschassées de leurs pays, parans et amys, comme moy, pour la parolle de Dieu. Et principalement pour les paouvres femmelletes desirans savoir et entendre la verité : lesquelles ne sçavent quel chemin, quelle voye doibvent tenir⁵⁰.

C'est bien un rôle de guide spirituelle qui est ici conféré à Marguerite, ouvrant « voye » et « chemin » à ses semblables. Le rayonnement de la reine et de son *Miroir* dépasse l'aire réformée francophone. L'autrice et son texte inspirent éloges et créations originales en France et en Europe. Ainsi l'une des épîtres signées d'Hélisenne de Crenne en cette même année 1539 n'envisage-t-elle « personne de plus préclaire et altissime que la très illustre et très magnanime princesse, Madame la reine de Navarre. [...] sa sincérité est tant accomplie que la splendeur d'icelle à la condition féminine donne lustre »⁵¹. *Les Angoyssees douloureuses qui procedent d'amours* et *Le Songe de Dame Helisenne* publiés peu après emprunteront de fait au *Miroir* plusieurs détails significatifs⁵². À ce moment aussi (1540), Vittoria Colonna, à la recherche d'un « guide » spirituel « de son propre sexe », écrit à Marguerite de Navarre qu'elle ne saurait trouver autour d'elle aucune femme possédant « toutes les perfections », hormis la reine elle-même :

[...] nous avons besoin sur ce long sentier difficile de la vie d'un guide qui nous montre le chemin par ses enseignements et qui nous invite à surmonter les peines à l'exemple de ses œuvres. Et comme il me semble que les modèles de son propre sexe sont plus appropriés et plus décents à suivre, je me tournai vers les

⁴⁵ Voir Isabelle Garnier, « Le rayonnement de Marguerite de Navarre dans l'espace romand : Jean Girard, promoteur des autrices évangéliques (Genève, 1539) », *La Construction internationale de la Réforme et l'espace romand à l'époque de Martin Luther*, Daniela Solfaroli Camillocci, Nicolas Fornerod, Karine Crousaz et Christian Grosse (dir.), Paris, Garnier, 2021, p. 229-248. Le terme d'« edification » est repris du *Miroir* lui-même : « [...] faisant l'edification/ De son prouchain, à sa salvation » (v. 365-1366, éd. cit.).

⁴⁶ Marie Dentièrre, *Epistre très utile faicte et composée par une femme chrestienne de Tornay, envoyée à la Roynie de Navarre seur du Roy de France. Contre les Turcz, Juifs, Infidèles, Faulx chrestiens, Anabaptistes, et Lutheriens*, « Anvers » [Genève], « Martin l'Empereur » [Jean Girard], 1539 (voir Francis Higman, *Piety and the People*, op. cit., D 4). L'*Epistre* est censurée par le Conseil de Genève peu après sa parution.

⁴⁷ Marie Dentièrre avait noué des liens personnels avec Marguerite de Navarre, choisie comme marraine pour sa fille (pour les liens entre les deux femmes, voir Diane Desrosiers-Bonin et William Kemp, « Marie d'Ennetières et la petite grammaire hébraïque de sa fille d'après la Dédicace de l'*Epistre* à Marguerite de Navarre (1539) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, LX, 1, 1998, p. 117-134). Le nom de Marie Dentièrre figure à côté de celui de Marguerite de Navarre parmi les rares noms d'autrices livrés par La Croix du Maine à la postérité dans sa *Bibliothèque* (1584).

⁴⁸ *Epistre très utile faicte et composée par une femme chrestienne de Tornay*, op. cit., a 2 r^o.

⁴⁹ Voir la première partie de cet article.

⁵⁰ *Epistre très utile faicte et composée par une femme chrestienne de Tornay*, op. cit., a 3 r^o-v^o.

⁵¹ Hélisenne de Crenne, *Les Epistres familières et invectives*, Paris, Denis Janot, 1539 ; éd. Jean-Philippe Beaulieu et Hannah Fournier, Montréal, 1995, p. 96. Je remercie Jean Lecoite d'avoir attiré mon attention sur ce passage durant le colloque.

⁵² C'est ce que démontre Jean Lecoite avec une grande précision dans le présent volume. *Les Angoyssees douloureuses qui procedent d'amours*, Paris, D. Janot, 1538 ; *Le Songe de Dame Helisenne*, Paris, D. Janot, 1540.

grandes dames d'Italie pour apprendre d'elles et pour les imiter : et bien que j'en visse beaucoup de vertueuses, je n'en considérais pourtant pas une telle que toutes les autres dussent justement prendre modèle sur elle comme sur une norme. Dans une seule hors d'Italie, disait-on, étaient conjointes toutes les perfections de la volonté avec celles de l'intellect⁵³.

C'est à la même période encore (1544) qu'en Angleterre, Elizabeth Tudor, future reine, traduit à l'âge de onze ans *Le Miroir de l'âme pécheresse*, sans doute avec l'aide de son précepteur Jean Bellemain⁵⁴ ; elle offre son texte pour la nouvelle année 1545 à sa belle-mère, sixième et dernière épouse d'Henri VIII, Catherine Parr, l'une des voix féminines de la Réforme anglaise⁵⁵.

Le projet d'« edification » des femmes, porté par Marguerite comme par celles et ceux qui voient en elle leur guide spirituelle, ne tarde donc pas à produire du fruit – et à l'échelle européenne. Au-delà des publications féminines évoquées, l'épître de François Habert à la dauphine Catherine de Médicis en 1542, en tête de *La Nouvelle Venus*, semble considérer l'évangélisation des dames comme un fait acquis :

[...] la doctrine accomplie,
D'evangelique autorité remplie,
Qui bien long temps par commune ignorance,
En lieu obscur a faict sa demourance,
Mais par l'ottroy du tressouverain Dieu,
Est maintenant espendue en tout lieu
Si que ton sexe est comme l'autre apris
En ce sçavoir, divin, et de hault preis⁵⁶.

Cette épître sera republiée à Lyon en 1545 puis en 1547 par Jean de Tournes, qui imprime cette même année-ci deux épais recueils d'œuvres de la reine, premiers du genre ; ils sont édités par son secrétaire Simon Silvius dit Jean de La Haye : *Les Marguerites de la Marguerite des princesses, tresillustre royne de Navarre* et leur *Suyte*. *Le Miroir* apparaît en tête de cette vaste anthologie : autant qu'un indice de l'ordre chronologique de diffusion des pièces, on peut y déceler un signe de la notoriété qu'il a acquise. Ce qui frappe dans l'impression lyonnaise est la double dédicace de cette collection unique d'œuvres de la reine à un public féminin, privé comme public. L'épître dédicatoire de Jean de La Haye « A tresillustre et treschrestienne Princesse, madame la Princesse de Navarre », Jeanne d'Albret, martèle les vertus de la lecture du *Miroir*, particulièrement féconde pour les « Dames » :

C'est le Miroir où il fault regarder
Qui bien voudra du monde se garder ;
C'est le Miroir auquel qui bien se mire
De tout malheur et vice se retire,
Propre et requis pour bien se cointoyer,
Et pour l'esprit de taches nettoyer ;
C'est le Miroir où Princesses et Dames
Doyvent mirer et les corps et les ames,
Comme tu fais, dont ce grand bien t'advient
Que ton haut loz tousjours plus clair devient⁵⁷.

⁵³ Cette lettre, adressée par Vittoria Colonna à Marguerite de Navarre le 15 février 1540, est publiée dans le recueil *Lettere volgari de diversi nobilissimi huomini*, Venise, Manuzio, 1542 (t. 1, f° 126 v°-127 v°) et éditée par Barry Collett, *A Long and Troubled Pilgrimage : The Correspondence between Marguerite d'Angoulême and Vittoria Colonna, 1540-1545*, Princeton, Princeton Theological Seminary, 2000 (p. 125-130).

⁵⁴ Deux éditions du *Miroir* faisaient partie de la bibliothèque d'Henri VIII, celles imprimées par Du Bois en Alençon en 1531 et en 1533 ; voir James P. Carley, « French Evangelical Books at the Court of Henry VIII », dans *Le Livre évangélique de langue française avant Calvin*, éd. William Kemp et Jean-François Gilmont, Turnhout, Brepols, 2004, p. 131-145 (en particulier p. 136).

⁵⁵ Voir *The Glasse of the Synnefull Soule* dans Marguerite de Navarre, *Le Miroir de l'âme pécheresse*, éd. Renja Salminen, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae BDISS 22*, Helsinki, Suomaleinen Tiedeakatemia, 1979, p. 251-335, et « Princess Elizabeth's Translation of Marguerite de Navarre's *Le Miroir de l'Âme pecheresse, 1544* » dans Elizabeth I, *Translations*, éd. Janel Mueller et Joshua Scodel, Chicago et Londres, University Presse, 2009, vol. 1, p. 23-125. Catherine Parr fera imprimer ce texte en 1548 ; voir Guy Bedouelle, « L'image de Marguerite de Navarre dans l'Angleterre du XVI^e siècle », *La Femme lettrée*, Bruxelles, Peeters, 1997, p. 95-106.

⁵⁶ *La Nouvelle Venus, par laquelle est entendue pudique Amour presentee à Madame la Daulphine, jointe une epistre à Monseigneur le Daulphin*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1542 ; rééd. Lyon, Jean de Tournes, 1547, p. 3, v. 7-14.

La deuxième pièce liminaire est un sonnet de Maurice Scève, dédié « Aux Dames [...] devotement affectionnées », qui donne la parole à Diane⁵⁸. Reconnaisant que « du bas Monde un seul Royal cerveau »⁵⁹ la surpasse (celui de Marguerite), la déesse s'adresse à « Phoebus » puis aux « Dames » :

Parquoy ayant, Dames, devant voz yeux
Ces raiz tressaintz de sy haulte efficace,
En les louant nostre honneur louerez⁶⁰.

Le 21 décembre 1549 meurt Marguerite de Navarre. Son décès est évidemment propice aux célébrations encomiastiques, mais le plus remarquable est la valorisation du *Miroir* et de son propos édifiant. Attaché à la reine à la fin de sa vie, Charles de Sainte-Marthe sous-titre son *Oraison funebre de l'incomparable Marguerite, royne de Navarre* : « *Icy est le miroir des Princesses* », ajoutant la manchette marginale « La Royn. de Navar. est un miroir d'obeissance à toutes femmes »⁶¹ ; il poursuit le geste laudatif dans la pièce liminaire de l'*Oraison* dédiée à deux « Dames », Jeanne d'Albret, fille de la reine, et Marguerite de France, sa nièce :

Mirés vous donc (Niepce vertueuse)
Au miroir de vostre Tante heureuse⁶².

Deux tombeaux offrant des témoignages féminins de réception de l'œuvre de la reine seront édités par Nicolas Denisot. Le premier regroupe cent quatre distiques latins attribués aux trois filles du Duc de Somerset, Anne, Margaret et Jane Seymour, dont Denisot a été précepteur⁶³. Le deuxième ajoute à cet *Hecatodistichon* des trois sœurs la traduction de leurs distiques par quatre lettrés de renom, dont une femme férue de langues anciennes, Antoinette de Loynes⁶⁴. Les poètes français rivalisent pour immortaliser les distiques faisant mémoire du *Miroir* (ici, Du Bellay et Denisot) :

Qui n'admire son MIROIR
Qui rend toute ame assurée,
De son Dieu luy faisant voir
L'image reverberée ?

Qui est celui qui n'admire
Son MIROIR, où en tout lieu
La vraie image de DIEU
Imprimée se remire ?⁶⁵

⁵⁷ *Les Marguerites de la Marguerite des princesses, tresillustre royne de Navarre*, « A tresillustre et treschrestienne Princesse, Madame la Princesse de Navarre, J. de la Haye son treshumble serviteur souhaite entiere prosperité », Lyon, J. de Tournes, 1547, vol. 1, p. 5-6. *Le Miroir* est le seul poème du volume à être mis en valeur dans la dédicace.

⁵⁸ Il s'agit peut-être d'un discret hommage à la grande dame du royaume qu'est Diane de Poitiers, au moment où Henri II monte sur le trône.

⁵⁹ Celui de Marguerite, dont Diane loue aussi l'« esprit cler et beau », *Les Marguerites de la Marguerite des princesses...*, « Aux Dames des vertus de la tresillustre & tresvertueuse Princesse Marguerite de France, Royn. de Navarre devotement affectionnées » signé M. Sc., éd. cit., p. 12, v. 3 et 6. On songe aussi à la dédicace de Rabelais à Marguerite en tête du *Tiers Livre* : « Esprit abstraict, ravy, et ecstac [...] frequentant les cieulx, ton origine » (*Œuvres complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 341).

⁶⁰ *Ibid.*, v. 12-14.

⁶¹ *Oraison funebre de l'incomparable Marguerite, royne de Navarre, Duchesse d'Alençon. Composé en latin par Charles de Sainte-Marthe [...]*, Paris, Regnault et Chauldière, 1550, K v^o.

⁶² *Ibid.*, Av r^o.

⁶³ *Annae, Margaritae, Janae, Sororum virginum, heroidum Anglarum, In mortem Divae Margaritae Valesiae, Navarrorum Reginae, Hecatodistichon [...]*, Paris, Régnauld et Chaudière, 1550.

⁶⁴ Antoinette de Loynes, qui épousera Jean de Morel en 1556, fervente chrétienne ouverte aux idées nouvelles, traduit dix-huit distiques signés « Damoiselle A.D.L. ». Jean-Antoine de Baïf, Joachim Du Bellay et Nicolas Denisot lui-même contribuent à cette entreprise de traduction.

⁶⁵ *Le Tombeau de Marguerite de Valois Royn. de Navarre. Faict premièrement en Distiques Latins par les trois Soeurs Princesses en Angleterre. Depuis traduictz en Grec, Italien, et François par plusieurs des excellentz Poètes de la France [...]*, Paris, Michel Fezandat et Robert Grandjon, 1551, Gii v^o, quatrains signés « IDBA » (Du Bellay) pour le premier et « Le Conte d'Alsinois » (Nicolas Denisot) pour le second.

À leurs côtés, Antoinette de Loynes élargit l'éloge à l'œuvre entier de la poétesse, dont elle reformule un motif central devenu topique chez les Évangéliques (« la Mort ne mord »), attestant sa place exceptionnelle dans la littérature spirituelle du temps :

Combien que le corps soit mort,
Sa gloire n'est pas esteinte :
Qui plus est la Mort ne mord
En sa Poésie sainte.
[...]
Elle est au ciel desormais,
Et rien n'en reste, si-non
Que l'entier & hault renon,
Qui ne perira jamais⁶⁶.

Et dans le sonnet à Marguerite qu'elle inclut dans le *Tombeau*, Antoinette de Loynes va encore plus loin : elle « s'éloigne radicalement de ses contemporains pour s'allier aux trois savantes anglaises et faire de leur "mélodie" conjointe, un chant sacré, un hommage poétique véritablement sororal »⁶⁷. Bien d'autres aristocrates désireuses de réformer l'Église de l'intérieur, alliées efficaces de la sœur du roi de son vivant, sont des relais de la pensée de Marguerite, avant et après sa mort, venant grossir les rangs de ses *sœurs*. Le controversiste catholique Florimond de Raemonde ne sera-t-il pas tenté de voir dans l'action de la « Roine de Navarre, bonne, mais trop facile Princesse » et des « hautes dames » qui l'entourent, une des causes de la montée de l'hérésie ?⁶⁸

L'on a nommé ici et là au fil de cet article quelques-unes de ces « hautes dames », mais une étude détaillée reste à entreprendre pour les identifier avec précision, et donner corps au *réseau féminin* qui entoure Marguerite. À côté des membres de sa famille (sa tante Philiberte de Nemours, sœur de Louise de Savoie ; sa belle-sœur, Renée de France, duchesse de Ferrare ; sa nièce, Marguerite de France, sœur du futur Henri II ; sa propre fille, Jeanne d'Albret), les femmes qui gravitent autour d'elle (d'Anne de Graille à Marie Dentière) jouent parfois un rôle politique de premier plan. C'est le cas de la maîtresse de François I^{er}, Anne de Pisseleu, future duchesse d'Étampes, proche du roi dès 1526. Elle sera la dédicataire de *La Coche* que Marguerite compose en 1541, et l'on possède un récit de réception de l'œuvre qui lui donne la parole :

la dame d'Estampes lit l'Évangile et rend graces à Dieu qu'elle vienne à la cognoissance de sa Parolle. Elle doibt avoir dit à la royne de Navarre : « Madame, comment m'avez vous voulu ce mal de moy si longuement receler et priver de si grant bien ? Je suis presentement tant à mon aise et repos que je me repute heureuse, et n'en sçauroye assez rendre graces à Dieu »⁶⁹.

Les témoignages de réception des poèmes de Marguerite de Navarre au XVI^e siècle, et notamment du *Miroir*, parvenus jusqu'à nous, sont remarquablement nombreux et variés. Leur analyse s'avère riche d'enseignements. La destination féminine de l'œuvre et sa visée d'édification morale et spirituelle sont constamment soulignées, autant par des lectrices et des autrices que par des hommes de lettres et des imprimeurs. Ensemble, ils constituent autour de Marguerite un réseau féministe informel, mais très actif, intégré à la communauté plus vaste que j'ai appelée *le village évangélique*⁷⁰. Le travail d'élargissement du lectorat vers leurs « sœurs », opéré dès les années 1520 par les promoteurs d'une spiritualité régénérée, n'a donc pas été vain : un lectorat féminin s'est effectivement constitué, au-delà du cercle restreint de la cour et des proches de la reine. Il a naturellement touché davantage l'aristocratie que les « paouvers

⁶⁶ *Ibid.*, Cii r^o et Ciii v^o (quatrains signés « Damoiselle A.D.L. »).

⁶⁷ Catherine M. Müller, « Éloges au féminin : la voix nouvelle d'Antoinette de Loynes (poétesse et traductrice) dans le *Tombeau de Marguerite de Navarre* (1551) », *Versants*, n° 46, 2003, p. 57.

⁶⁸ *Histoire de la naissance, progresz, et décadence de l'hérésie de ce siècle*, Bordeaux, Simon Millanges, 1605, livre VII, p. 848.

⁶⁹ Propos du vice chancelier impérial, Juan Naves, en juin 1542, cités par Loris Petris dans son édition de *La Coche* de Marguerite de Navarre, *Œuvres Complètes* (dir. Nicole Cazauran), Paris, Champion, t. V, p. 275.

⁷⁰ Notion développée dans mon ouvrage *L'Épithète et la connivence. Écriture concertée chez les Évangéliques français (1523-1534)*, Genève, Droz, THR 404, 2005.

femmelles », au moins dans un premier temps. Les ressources financières et intellectuelles des dames de la noblesse, mais surtout la fréquentation personnelle de la princesse, leur ont, à l'évidence, rendu l'œuvre de Marguerite plus facilement accessible. En dépit du choix du vernaculaire et de la relative simplicité du vocabulaire, les représentations déployées par la sœur du roi font en effet parfois appel à un imaginaire évoquant « le sceptre et la couronne », familier aux spectatrices des cérémonies royales tenues sur le « haultdais d'honneur »⁷¹. Mais il s'agit là d'exceptions. Les vers de Marguerite, dans leur très grande majorité, s'adressent directement au cœur, sans marquage social. De fait, ils touchent rapidement des femmes de la petite noblesse voire de la bourgeoisie, comme Antoinette de Loynes ou Marie Dentièrre (ou d'Ennetières). Ainsi, le ciblage des lectrices par ce réseau féministe a représenté un facteur déterminant de promotion de l'œuvre de Marguerite de Navarre auprès de *toutes* les dames « de noble cœur » : il a contribué à faire de l'autrice évangélique la plus rayonnante et la plus généreuse une véritable icône de l'éveil spirituel féminin, en France, en Suisse romande, mais aussi en Angleterre et en Italie.

Isabelle GARNIER
Université Jean Moulin Lyon 3
IHRIM, UMR CNRS 5317

⁷¹ *Le Miroir de l'âme pécheresse*, éd. cit., v. 847 et 849 (le *haultdais* ou *hault dais* est une haute estrade d'apparat).